
Note des rédactrices

**Sonja Luehrmann et
Alexandrine Boudreault-Fournier**

Si l'écriture et l'édition font partie intégrante du processus de recherche, ces activités sont souvent isolées l'une de l'autre du fait des conditions de financement et de l'économie de l'édition. C'est là l'une des idées-forces du symposium d'éditeurs de revues et de spécialistes de l'édition « Opening Access : Writing, Reviewing, and Publishing in the Social Sciences and Humanities » (Favoriser le libre accès : Écriture, relecture et édition dans le domaine des sciences humaines et sociales), qui s'est tenu à l'Université Simon Fraser en avril 2019 sous le parrainage d'*Anthropologica* en collaboration avec les équipes de rédaction d'*American Ethnologist* et d'*Anthropology of Work Review*. En même temps, la recherche en libre accès nécessite des ressources. Au cours du symposium, Kathleen Millar, co-rédactrice en chef d'*Anthropology of Work Review*, a raconté que, lors de la fondation de sa revue en 1980, les lecteurs se sont vus prier d'envoyer des timbres à la rédaction et ont reçu un exemplaire en échange – « le libre accès originel », pour reprendre les mots de Millar.

Le fait qu'il soit difficile d'isoler l'écriture et la diffusion du savoir de la collecte de données est peut-être plus intuitif pour les anthropologues que pour les chercheurs d'autres disciplines. Ce numéro contient plusieurs rappels du fait que la façon dont nous représentons les rencontres de recherche a des conséquences dans la vie réelle. Dans la section thématique « Chefs du Pacifique », la rédactrice invitée Simonne Pauwels et ses collaborateurs présentent des cas où le savoir autochtone et les documents d'archives deviennent des sources du politiquement possible dans le présent, tant dans la vie interne d'une communauté que dans la relation aux États-nations. Dafna Rachok, dans son essai récompensé par le prix étudiant du réseau des femmes de la CASCA 2018, reprend la formule « rien de ce qui nous concerne ne se fera sans nous » pour montrer comment les travailleuses du sexe ukrainiennes demandent, par le biais de l'activisme public, à être entendues dans les processus législatifs et politiques visant à améliorer leurs conditions. Tout en veillant à ne pas formuler de programme pour les travailleuses du sexe, Rachok décrit comment certaines d'entre elles l'ont prise sous leur aile, lui faisant des suggestions sur « la façon de s'habiller, de se maquiller... et d'élever des enfants ».

La plupart d'entre nous associons la réflexion sur l'écriture et le savoir social au débat *Writing Culture* des années 1980. La section « Réflexions » de ce numéro présente deux exemples de « tournant réflexif » découlant de la politique contemporaine hors de l'Amérique du Nord. Beltran Roca, Iban Diaz-Parra et Vanessa Gómez-Bernal examinent les analyses d'anthropologues espagnols sur le mouvement de protestation du 15M et concluent que le sens de l'engagement existentiel chez les universitaires peut légitimer de nouveaux styles « d'ethnographie engagée ». S'inspirant en partie des débats brésiliens sur l'écriture et la mémoire, Igor Machado propose une réflexion sur les frontières souvent arbitraires (mais nécessaires) qui existent entre recherche ethnographique et vie personnelle, ainsi que sur les défis éthiques qu'implique leur brouillage.

Enfin, ce numéro revient sur l'ancienne pratique d'*Anthropologica* qui consistait à publier des critiques de films et d'expositions en lien avec la représentation ethnographique. Dara Culhane et Simone Rapisarda se partagent la responsabilité de cette section. Dans sa critique de l'exposition « Hexsa'am : To Be Here Always » (Hexsa'am : Être toujours là) présentée à la galerie d'art Belkin de l'Université de la Colombie-Britannique, Sarah Shamash rappelle que la « souveraineté visuelle » fait partie intégrante de la façon dont les communautés revendiquent la propriété de leur représentation publique.

Les notions de souveraineté visuelle et de production collaborative de connaissances à partir de différents lieux et positions sociales nous ramènent à l'importance de savoir où et comment nous publions des travaux de recherche et d'identifier qui y a accès. La CASCA continue d'explorer des façons de rendre *Anthropologica* viable en libre accès d'ici 2021, conformément aux mandats du CRSH et à l'engagement de ses membres envers la science ouverte. Entre temps, les articles de ce numéro nous invitent à réfléchir à ce que nous rendons accessible. Est-ce que les gens qui ont donné de leur temps et de leur savoir reconnaîtront leurs contributions, même s'ils ne sont pas d'accord avec toutes les conclusions ? Est-ce que ceux qui ont des liens expérientiels avec le sujet de recherche se sentiront respectés dans ce qu'ils lisent ? Pourraient-ils même trouver nos travaux utiles pour leurs enfants et petits-enfants ? Ces questions de contenu et de financement sont peut-être les contributions les plus spécifiques de l'anthropologie au débat sur le libre accès.
